

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le coeur rouge des hommes gris *Agonie* de Jacques Brault

Gilles Cossette

Numéro 36, hiver 1984–1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39846ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cossette, G. (1984). Compte rendu de [Le coeur rouge des hommes gris : *Agonie* de Jacques Brault]. *Lettres québécoises*, (36), 24–47.



par Gilles Cossette

Le coeur rouge des hommes gris

Le narrateur d'*Agonie*, un sobre mais émouvant récit de Jacques Brault, publié aux éditions du Sentier, est fasciné par un *homme gris*, son ex-professeur devenu clochard, qui lui a enseigné la philosophie à l'université. Le mot *gris*, à propos de ce dernier, revient souvent: «Lui, gris et malingre...» (p. 7); «Il était vêtu de gris (...) les yeux pâles, gris sans doute...» (p. 10); «vieilli, plus gris que jamais...» (p. 18); «Il devint tout gris en dedans...» (p. 37).

Gris. Le gris de la médiocrité. Celui que son ex-étudiant appelle «ce minable» a commencé très tôt à ressembler à un raté. Après avoir renoncé à la prêtrise, il devient professeur. «Il a quarante ans, rien derrière lui et rien devant» (p. 27). Il n'a ni femme ni enfant, ni maîtresse. Comme professeur, il est ennuyeux, maladroit, timide. Ses étudiants se moquent de lui. Les garçons le méprisent, les filles ont pitié de lui. Il a mauvaise réputation. «C'est fou ce qu'on racontait de lui. Les étudiants, les secrétaires, les professeurs, les employés, les administrateurs, tous avec un air entendu, un demi-sourire en coin...» (p. 23)

Le gris est aussi la couleur du mystère. «Par quelle invraisemblance, se demande le narrateur pouvait-on s'intéresser autant à ce pauvre type?» (p. 11). L'ayant revu par hasard, dix ans après leur dernière rencontre, il lui dérobe un carnet gris, rempli de souvenirs. «Je vais, se dit-il, connaître son mystère».

Un poème de Giuseppe Ungaretti, *Agonie*, sert d'épigraphe à cet admirable texte de Jacques Brault et y joue aussi un rôle central. Car avant d'abandonner sa carrière, l'homme gris avait décidé de consacrer ses derniers cours au thème de la beauté; (plus tard, d'ailleurs, l'ex-étu-

Agonie

de Jacques Brault

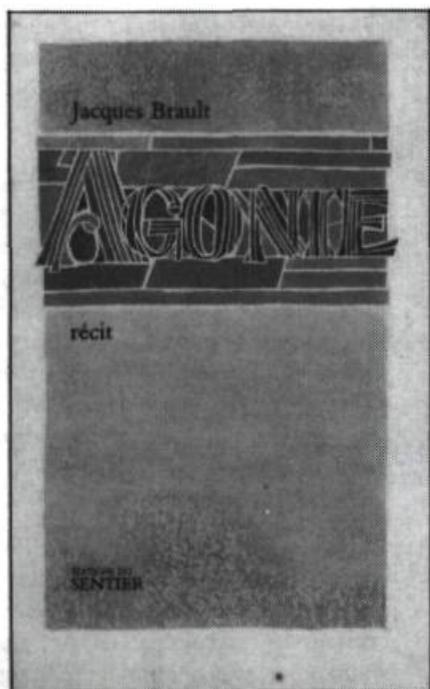
(Éd. du Sentier)



diant l'appellera «mon professeur de beauté»). Pour faire saisir la différence entre le beau et la beauté, il avait décidé d'analyser en classe le poème d'Ungaretti parce qu'il illustrait bien, selon lui, cette différence. Il avait prévenu ses étudiants qu'il commenterait un vers à chaque cours. De même, le texte de Jacques Brault est divisé en neuf chapitres dont les titres sont les neuf vers du poème. Dans chaque chapitre se mêlent le souvenir de l'explication d'un vers par le professeur et des réflexions sur ce qui, dans sa vie, correspond au contenu du

vers. Ainsi le mystère de l'homme gris est progressivement élucidé.

Cette entreprise a quelque chose d'expiatoire. Lorsqu'il avait suivi ses cours, le narrateur avait été écoeuré, au point de vomir, par la médiocrité de l'homme gris. «Ne pas devenir cela... Je réussis ou je crèverais. Tout, plutôt que la médiocrité». (p. 29). Mais dix ans ont passé; l'étudiant a été déçu par la vie, puis par lui-même. «C'est le rien qui peu à peu m'a investi, et la médiocrité a suivi comme une ombre». (p. 29). Lui non plus n'est pas marié, n'a pas d'enfant, et il le regrette. Comme un fils qui comprend de mieux en mieux, à mesure qu'il vieillit, son père disparu, le narrateur commence à voir l'homme gris d'un autre oeil. Le carnet dérobé, des souvenirs qui remontent à la surface, des anecdotes entendues par hasard, et sa propre expérience, l'amènent à éprouver, enfin, pour l'homme gris, un mélange de respect, d'estime, de compassion, d'affection et même d'amour. Il finit par comprendre que ce médiocre était douloureusement conscient de sa médiocrité, que l'échec l'avait poursuivi impitoyablement; qu'il était dévasté par la lucidité, seul, incompris, consterné par son impuissance devant le mal, et, cependant, assoiffé d'absolu, capable de charité et obsédé par la beauté. Dans les pages qui racontent le voyage du professeur aux Pays-Bas, Jacques Brault assimile l'aventure de son personnage à celle de Van Gogh, homme obscur, de son vivant, et qui, longtemps, sous un ciel bas et gris, a exécuté, en noir et blanc, de sombres études témoignant de la misère d'humbles travailleurs. Et pourtant cet homme de passion portait en lui la couleur, dans toute sa splendeur, et la lumière, et le soleil. Jusqu'à la démence.



Par ce récit, le narrateur rend un hommage tardif mais sincère, pieux, éperdu même, à un aîné, frère incompris, oublié, dont il a enfin reconnu la grandeur cachée, le courage insoupçonné. Ce très beau thème n'est pas nouveau dans l'oeuvre de Jacques Brault. On se souvient de l'émouvante *Suite fraternelle* que Brault écrivit à la mémoire de son frère aîné mort au champ d'honneur en Sicile. *Agonie* est aussi un hommage à tous nos aînés obscurs dont le courage oublié est d'autant plus admirable qu'ils savaient qu'on les oublierait. L'homme gris avait repensé à certains d'entre eux, un jour, en revenant de Hollande, parce qu'il s'était reconnu en eux, comme le narrateur gris, plus tard, allait se reconnaître en lui:

Pourquoi ne se serait-il pas allongé sur un transat, un après-midi de soleil frileux et, enveloppé jusqu'au menton dans une couverture de laine, n'aurait-il pas touché le fond de sa détresse? Il se remémore Van Gogh, sa face ravagée, il réentend la voix brisée de Tchekhov, pourquoi ces deux-là, ici, sur cette eau qui ne prend jamais de forme fixe? Il va pleurer. — Alors je me suis assis, en fermant les yeux, comme ça, et je me suis demandé: ceux qui vivront après nous, dans cent ou deux cents ans, ceux à qui nous avons frayé le chemin, auront-ils une bonne parole pour nous? Non, mon vieux, ils nous oublieront.

(p. 47)



Le coeur rouge des hommes gris (suite) *Cavalier d'ennui*

de Michel Lemaire

(Éd. Le Préambule)

Cavalier d'ennui, de Michel Lemaire, inaugure, aux éditions *Le Préambule* une nouvelle collection, *Murmures du temps*, consacrée aux récits et aux textes courts. Ce petit recueil d'à peine quatre-vingt-dix pages contient sept courts textes qui, bien qu'ils aient été écrits entre 1969 et 1982, semblent être tous de la même coulée. On retrouve, d'un récit à l'autre, les mêmes thèmes, et les mêmes personnages: un homme, solitaire, romantique et une femme dont on se demande si elle ne représente pas, pour ce héros, différents aspects de la Vie. Dans *L'accident*, elle est attirante, sensuelle, mais en courant pour la rejoindre, le héros est victime d'un accident et se retrouve dans une sorte d'état semi-comateux; il a le sentiment que son corps «disparaît dans un marais d'immobilité». Dans d'autres récits, elle est idéalisée et aimée de loin, ou, au contraire, trop familière, décevante irritante, difficile à supporter. Dans *Enfants de Saturne*, elle est tour à tour une bohémienne aguicheuse, une héroïne ravagée et une gamine en fugue qui voudrait s'installer à demeure chez le héros; mais il ne tient pas à elle plus qu'à la vie, qui le dégoûte: «...l'Histoire ne

l'avait pas gâté: guerres, et massacres, famines, génocides, torture, c'était à vomir»... Il n'est pas tout à fait lâche et désespéré cependant:

Mais il aurait voulu prendre cette misère, la métamorphoser en une chose belle, rassembler ces questions sans réponses en un bouquet fraternel. Déchiré par le froid et tous ces malheurs qu'il s'inventait, il tournait encore des mots dans sa tête pour en faire jaillir des bribes de ce qu'on appelle des poèmes.

(p. 63)

Le même personnage réapparaît dans les autres récits. Il semble toujours un peu perdu, comme s'il ne s'était jamais tout à fait remis de «l'accident» qu'a été son arrivée dans la vie, cette «immense machine à broyer les rêves» (p. 61). Tous les contours sont flous, dans *Cavalier d'ennui*, les gestes, énigmatiques; les phrases dubitatives abondent; les fantasmes se mêlent aux notations réalistes, misérabilistes même. Le héros s'ennuie. Il est englué dans une perpétuelle somnolence. Il boit. Le titre de l'un de ces textes le décrit bien: *L'homme en gris*.

L'homme en gris, dans le premier et le plus long récit du recueil, est professeur de latin. «Trois heures de cours dans un collège privé. Après avoir payé les dettes, le loyer, j'ai regardé les quelques billets qui me restaient: manger un mois». (p. 14). Sa thèse n'est pas finie, ses cours sont mal préparés, son roman est toujours inachevé, il écrit des lettres d'amour qu'il n'envoie pas, il passe des heures, toujours un peu gris, dans un bar, le *Ghetto*; une nuit, il lui arrive de s'écrouler contre un mur de brique, à côté d'une poubelle; un chat s'approche: «Fine silhouette, robe grise». Un peu plus loin, il assimilera au malheur ce chat qui tourne autour de lui (p. 26).

dès les lointaines expériences pédagogiques dans les espaces éloignés du Manitoba, que cette vie ne lui était plus suffisante, qu'elle devait gagner de nouveaux espaces, ou plutôt, les anciens espaces, plus nourrissants et plus viables. Mais le Manitoba deviendra pour elle une source d'inspiration intarissable: le Manitoba aura façonné son âme: à jamais, Gabrielle Roy préférera la campagne et la vie simple; le vent et les grands espaces plats, elle éprouvera toujours du plaisir à les retrouver. Elle aura pris à l'ouest tout ce que ce morose pays aura pu offrir.

Que Gabrielle Roy ait ressenti le besoin de faire l'expérience de Paris et de Londres ne surprendra guère. Nombreux sont nos compatriotes qui ont fait de même pour toutes sortes de raison que notre histoire explique largement et sur lesquelles il n'est pas nécessaire de revenir ici.

À Paris, Gabrielle Roy a compris une chose qui me paraît importante dans la vie de qui se prépare à une carrière d'écrivain: c'est là qu'elle a appris à ne rien faire de pratique, à ne pas travailler pour gagner sa vie, à profiter d'innombrables promenades faites au gré de la fantaisie et au petit bonheur. Tous ceux qui, comme nous, arrivent de loin,

attirés dans cette ville comme par un aimant, éprouvent en «débarquant» à Paris, des sentiments confus de joie et de panique. Ça n'est pas une mince affaire! Il y a aussi le sentiment de l'appartenance, aussi familier qu'effrayant qui veut que l'on reconquière des valeurs en allées, dont on sent qu'elles sont encore présentes et dont on ressent la nécessité vitale.

Du moins en était-ce ainsi à cette époque pas si lointaine où notre éducation dite classique nous amenait, encore adolescents, à étudier l'histoire européenne et la littérature française avant même d'apprendre les noms de Crémazie, de Fréchette et de Nelligan. Tout nous appelait vers là-bas, surtout cette double appartenance historique qui remonte à Champlain et à Wolfe. En partant, Gabrielle Roy obéit donc à une impulsion tout à fait naturelle. Mais elle veut aussi s'affranchir de sa mère, apprendre à voler de ses propres ailes et mettre à l'épreuve un talent dramatique qu'elle s'est découvert au sein du Cercle Molière, à Saint-Boniface, et dont elle sera incertaine et indécise jusqu'à la fin du séjour à Londres.

Gabrielle Roy a préféré Londres à Paris. Parce que les Londoniens, en général, lui

ont été plus chaleureux que les Parisiens. Pour ce qui lui est arrivé de plus dramatique, de plus intense dans la ville anglaise. Parce que c'est arrivé comme ça. Parce qu'enfin, c'est à Londres que la jeune femme qui avait alors vingt-neuf ans a vécu ses premières amours. Avec Stephen, une passion fulgurante suivie d'un grand désarroi.

Mais à Paris et à Londres, la romancière a préféré d'emblée Upshire et la Provence. C'est à Upshire, dans la campagne anglaise, qu'elle a retrouvé sa passion pour les petits endroits, la forêt et le grand espace; c'est dans la Provence qu'elle a retrouvé la belle simplicité des humbles et la grande générosité des démunis. Avec ces gens-là, elle a noué des liens que les ans n'ont jamais déliés et établi des relations qui montrent le besoin où elle a été toute sa vie d'être bien entourée, j'allais dire d'être bien encadrée. Car aussi bien à Upshire qu'en Provence, ce sont des images de mère et de père auxquelles elle s'est attachée, loyalement.

Les qualités de cet ouvrage magistral sont nombreuses. Humaines, d'abord! Gabrielle Roy raconte avec tendresse et sérénité. Sur son passé et sur les siens elle exerce un regard lucide dont elle n'exclut pas la

tendresse. Comme son intention est expressément intimiste, elle quitte à peine le cercle de son entourage immédiat et la confiance demeure ainsi tout à fait éloignée du ton inquisiteur. D'ailleurs sa personnalité ne se fût pas prêtée à un tel genre.

C'est le style qui enchante. Jamais l'écrivain n'aura mieux maîtrisé son art: le récit est vivant et chaleureux: il coule comme de la bouche d'un maître-conteur, avec une grande générosité; sans aucun bavardage, de l'auteur à nous, Gabrielle Roy sentant, enfin, qu'elle n'a plus besoin du personnage fictif pour s'adresser au lecteur, superbe privilège qu'au sortir de la vie les grands créateurs peuvent s'offrir. Bien entendu, nous regretterons toujours que le temps ne lui ait pas permis de poursuivre au-delà de 1939, mais les cinquante pages qu'elle donne passeront pour les plus belles du genre. □

Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boreal Express, 1984, 505 pages.

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises ?

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises.
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

Tél.: 525-9518

ABONNEMENT

Nom.....

Adresse

.....

à commencer avec le numéro

Canada	\$ 8.00
USA	\$10.00
Europe	\$15.00
Institutions	\$10.00
De soutien	\$20.00